

Contact, créativité linguistiques et représentations sociales en milieu urbain : le cas de la ville de Dschang au Cameroun

Adeline Nguefak

Université de Yaoundé I (Cameroun)

Résumé : La ville de Dschang est un laboratoire de représentations sociolinguistiques très complexes. Ville universitaire et touristique, elle est le lieu de brassage de populations, qui engendre des transferts linguistiques et interculturels ainsi que des représentations sociales diverses. Cet article se propose de décoder l'imaginaire linguistique entendu à la fois comme l'ensemble d'images et de représentations que l'on se fait de soi et de l'autre à travers la langue, et comme un mode de créativité langagière aboutissant à l'invention de formes et de sens nouveaux.

Mots-clés : langues en contact; créativité linguistique; représentations sociales; emprunts lexicaux; cohabitation; interférences; sociolinguistique; identité; alternance codique; transposition

Abstract: The city of Dschang in Cameroon is a highly complex laboratory for sociolinguistic representations. Both a university town and a tourist attraction, Dschang is a site where diverse populations intermingle. This gives rise to linguistic and intercultural exchange, as well as diverse social representations. This paper analyses Dschang's linguistic imaginary, which is here understood both as the set of images and representations one makes of oneself and of others, and as a mode of linguistic creativity leading to the invention of new forms and meanings.

Key words: languages in contact; linguistic creativity; social representations; lexical borrowing; coexistence; interference; sociolinguistics; identity; code switching; transposition

Dschang est une ville francophone, mais tout étranger qui y arrive est surpris par les pratiques langagières qui y ont cours. En tant que ville frontalière aux deux régions anglophones du pays, ville universitaire et touristique, elle est le lieu de brassage des populations, qui engendre des transferts interlinguistiques, inter-culturels et de représentations sociales. Si, comme le rappelle Wardhaugh, l'objet d'étude de la sociolinguistique est la « manière dont les individus utilisent le langage et les langues pour créer et exprimer leur identité, pour établir des relations de groupes, et pour résister à protéger, ou accroître divers types de pouvoir¹ », il est intéressant de chercher à savoir quelles sont les langues qu'utilisent les populations concernées et quels systèmes linguistiques se trouvent en contact. Il est également intéressant de nous appesantir sur l'interpénétration de langues en contact, la créativité et les représentations qui en découlent. Afin de cerner cette problématique, les faits de créativité seront étudiés sous leurs aspects lexico-sémantique, morphosyntaxique et énonciatif. À cet effet, notre approche sera descriptive et différentielle. L'examen des représentations que se font les locuteurs des différentes langues nous permettra de compléter l'analyse descriptive des interférences et des créativités linguistiques. Les occurrences analysées seront extraites d'un corpus recueilli grâce à l'observation participante des échanges langagiers des étudiants (anglophones et francophones), d'élèves et de travailleurs des secteurs formels et informels (conducteurs, commerçants) âgés de 17 à 35 ans. Le choix de ces acteurs sociaux (38 au total) est dicté par deux critères : d'abord, ils sont tous locuteurs d'au moins une des quatre langues en contact. Ensuite, ils sont permanentement en interaction, en communication. La collecte des données a été faite durant deux années (2008-2010) dans les espaces formels

¹ Ronald Wardhaugh, *An Introduction to Sociolinguistics*, 5^e éd., Oxford et Malden, MA/Blackwell, 2006 (traduction libre).

(campus universitaire, bureaux administratifs) et informels (à bord des voitures de transport, dans les gares routières et les centres commerciaux...). Notre étude s'articule en trois points : présentation de quelques données générales et des langues en contact, cohabitation et créativité linguistiques, pratiques langagières et représentations sociales.

1. Données générales

Ancienne capitale (1921-1960) de l'actuelle région de l'Ouest-Cameroun, Dschang fut l'objet d'une grande convoitise coloniale. Après l'occupation allemande de 1895 à 1915, cette localité est passée sous le contrôle britannique de 1916 à 1920 avant de voir s'installer à partir de 1920, l'administration française qui prendra fin en 1960, année de proclamation de l'indépendance du Cameroun. À partir de cette date, elle perd la fonction administrative provinciale pour devenir simple chef-lieu du département de la Menoua, l'un des huit que compte actuellement cette région. La perte de son statut de capitale provinciale va entraîner l'abandon de la ville qui garde cependant son caractère cosmopolite. Il faudra attendre la création de son université en 1993 pour assister à un second réveil. Chaque année, des milliers d'étudiants de toutes les régions du pays y débarquent à la recherche du savoir. Le bilinguisme d'État proclamé le 1^{er} octobre 1961 consacrait le français et l'anglais comme langues co-officielles. Suite à l'application de la formule de la division territoriale des langues coloniales, Dschang s'est retrouvé dans la zone francophone (8 régions sur les 10 que compte le Cameroun sont francophones). La politique de centralisation et d'intégration nationale mise sur pied par les autorités facilite la libre circulation des Camerounais et entraîne la présence massive des anglophones dans cette ville pour des besoins socioprofessionnels. Il est à noter que sa proximité des deux régions anglophones a aussi facilité les échanges entre les populations. Ce brassage entraîne inévitablement le contact

des langues qui se côtoient et s'entremêlent, faisant de cette ville le creuset et le laboratoire des langues.

2. Langues en contact

Les langues en contact dans le centre urbain de Dschang sont le français, l'anglais, le pidgin-english, le yemba et les langues des habitants d'origines diverses. Comme nous l'avons relevé plus haut, Dschang est une ville francophone et, en tant que telle, le français est privilégié dans les institutions scolaires et administratives. Au niveau de l'enseignement, la plupart des établissements scolaires utilisent le français comme langue d'alphabétisation ou de scolarisation, situation favorisée par la domination démographique des populations francophones. Par ailleurs, même au niveau des établissements bilingues (écoles de formation et Université), la majeure partie des cours est dispensée en français. La langue française se présente donc comme langue officielle, langue véhiculaire la plus parlée dans des situations tant formelles qu'informelles. Elle sert ainsi à la communication entre les individus provenant de groupes ethniques différents.

L'anglais est l'autre langue officielle du Cameroun. Bien qu'étant une ville francophone, Dschang compte un nombre important de Camerounais anglophones. En effet, le passage de l'État fédéral à l'État unitaire le 20 mai 1972 et l'évolution politique caractérisée par la libre circulation des personnes à l'intérieur de l'État à travers les frontières linguistiques, expliquent la présence massive des anglophones à Dschang. Par ailleurs, l'environnement linguistique frontalier essentiellement anglophone et la création d'écoles anglophones et de lycées bilingues justifient l'usage de la langue anglaise dans cette zone.

À côté du français et de l'anglais, nous avons le pidgin-english. Par rapport au français et à l'anglais, la présence du pidgin-english à Dschang

date de l'époque précoloniale. Contrairement aux deux langues de colonisation devenues langues officielles, le pidgin est une langue hybride née des contacts linguistiques. Sa naissance remonte au 18^e siècle avec l'arrivée des commerçants et missionnaires anglais sur la côte camerounaise (dans la région de Douala et de Victoria, ville actuelle de Limbé). Il découle des échanges commerciaux entre les autochtones, les Anglais et quelques Portugais. Tout au long de la période de la colonisation allemande (1884-1916), le pidgin sera employé à une grande échelle dans cette région. Suite à l'installation des Anglais à Dschang et compte tenu de sa proximité à ces régions sus-citées, le pidgin sera vite propagé et envahira toute la région Ouest. Par ailleurs, la désignation de Dschang comme capitale de la région de l'Ouest (1921-1960) a permis la convergence de populations hétérogènes, à qui le pidgin-english s'imposait comme langue de communication. Au fil des ans, le pidgin en tant que langue véhiculaire, tout comme le français, ne se réfère plus à un groupe ethnique particulier, mais est davantage associé aux habitants des régions anglophones et à certaines catégories socioprofessionnelles, notamment les commerçants. Il est minoré par les autorités qui le considèrent comme l'anglais des non-solarisés et des bandits. Il est décrié parce qu'il nuit à l'apprentissage de l'anglais par les anglophones et les francophones. À cet effet, malgré sa diffusion importante, il reste dans la rue et les centres commerciaux où sa fonction véhiculaire crée un climat propice à la négociation que l'emploi de langues officielles ou de la langue de la localité ne permet pas.

La quatrième langue en présence est le yemba qui est la langue autochtone de la région. Elle est parlée dans tout le département de la Menoua dont Dschang est le chef-lieu. Elle est considérée comme une langue de la sphère informelle et privée réservée à la communication intra-ethnique. Dans le cadre de cette étude, nous nous limitons à ces quatre

langues. Cette limitation se justifie, d'une part, par le fait qu'elles sont les plus utilisées et, d'autre part, parce que les langues en présence sont trop nombreuses pour être toutes abordées en un seul article. Les autres pourront faire l'objet d'une recherche future.

3. Cohabitation et créativité linguistiques

Le contexte spécifique de contact et de cohabitation des quatre langues sus-citées a une incidence considérable sur les productions discursives des usagers. Ces productions font apparaître de profondes transmutations qui se manifestent et se développent en même temps sur plusieurs plans : morphosyntaxique, création néologique, calque ou transposition, et emprunt lexical ou alternance codique.

3.1. Emprunts lexicaux

Ngalasso, parlant d'emprunts lexicaux, emploie l'expression « interférences lexicales » qu'il qualifie « d'éléments qui passent d'une langue à une autre, s'intègrent à la structure lexicale, phonétique et grammaticale de la nouvelle langue et se fixent dans un emploi généralisé de l'ensemble des usagers, que ceux-ci soient bilingues ou non² ». Gumperz, utilisant plutôt l'expression d'alternance codique pour désigner la même réalité, dit qu'elle est la « juxtaposition, à l'intérieur d'un même échange verbal, de passages où le discours appartient à deux systèmes ou sous-systèmes grammaticaux différents³ ». Il s'agit du mélange de code que Canut

² Mwata Musanji Ngalasso, « De *Les soleils des indépendances* à *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Quelles évolutions de la langue chez Ahmadou Kourouma? », *Actes du colloque sur Littératures francophones : langue et style*, Paris, Gallimard, 2001, p. 16.

³ John Gumperz, *Sociolinguistique interactionnelle*, Paris, L'Harmattan, 1989, p. 57.

et Caubet⁴ appellent *codeswitching* pour désigner l'usage simultané de deux codes dans le même énoncé, la même proposition et parfois le même syntagme. Parce que plusieurs langues se côtoient, les locuteurs les emploient comme si elles faisaient partie du même répertoire linguistique. Ainsi en s'exprimant en une langue quelconque, ils emploient des termes d'une autre langue.

Ce type d'emprunt demeure dans les énoncés recensés, la strate linguistique la plus visible de l'interpénétration, de l'interférence des langues en contact dans l'espace urbain de Dschang. Chacune de ces langues emprunte massivement aux autres, ce qui montre qu'on est au cœur d'un processus de créativité. On observe un phénomène d'intégration des lexies d'une langue à l'autre. Ces intégrations ne sont pas toujours dues à la non-maîtrise de la langue en usage, mais à une volonté réelle du locuteur de manifester et d'assurer son identité culturelle, sociale et son niveau d'instruction. Dans notre corpus, un certain nombre de lexies rendent compte de ces emprunts. Les exemples qui suivent sont extraits d'une conversation dans un restaurant entre autochtones (un tenancier de restaurant, Jean, et un jeune instituteur, Michel, au sujet des faits divers.

- (1) - Michel tu n'es pas avec Monique aujourd'hui?
 - Non, nous ne sommes plus ensemble, elle aime trop le *nkap*. Or je n'en ai pas. Elle pouvait m'envoyer au *Famla*. Je ne veux pas entrer dans le *moukouagne*. C'est pour cela que je l'ai quittée. Je préfère sortir cinq cent francs chaque soir pour une *maatsalaa*.
- (2) - Jean, j'ai appris qu'on a déjà *arrêté* le nouveau chef?
 - Oui, il est au *Laakam*, si tu veux au *Lefem* depuis une semaine.

⁴ Cécile Canut et Dominique Caubet (dir.), *Comment les langues se mélangent : code switching en francophonie*, Paris, L'Harmattan, 2001.

Comme on peut le constater, dans le processus d'échanges langagiers entre les autochtones, la langue yemba est au centre de la communication et influence les habitudes linguistiques des locuteurs. Le choix de ces lexies (*famla*, *nkap*, *moukouagne*, *maatsalaa*), directement puisées dans la langue locale est déterminé par la culture des locuteurs et a pour fonction de « faire couleur locale⁵ » ou encore de « plonger le locuteur immédiatement dans une atmosphère culturelle particulière⁶ ».

« *Lefem* » (langue yemba) ou « *Laakam*⁷ » chez les Bamiléké en général est le lieu d'initiation où se retire le nouveau chef désigné avant d'apparaître en public avec les insignes ou les attributs du pouvoir.

« *Moukouagne* » est une société secrète regroupant en majorité les jeunes riches Bamiléké. Il signifie par extension sorcellerie comme le mot « *Famla* ».

« Arrêter (le nouveau chef) » signifie désigner, choisir. C'est la transposition de la syntaxe et du sens yemba (*ngo'o*) en français.

« *Nkap* » (yemba) signifie argent et « *maatsalaa* » (yemba) : femme généreuse, prostituée.

3.1.1. *Emprunts au pidgin-english (pidginisation du français)*

Il est intéressant de souligner que les emprunts provenant du pidgin-english font de plus en plus partie des pratiques langagières à Dschang. Pendant longtemps, l'influence du pidgin-english était ressentie essentiellement en anglais, mais depuis quelque temps cette langue composite est devenue

⁵ Stephen Ullmann, *Précis de sémantique française*, Berne, Francke, 1975, p. 163.

⁶ Mwata Musanji Ngalasso, « Langues, littératures et écritures africaines », *Recherches et travaux* (Université de Grenoble), 27, 1984, p. 18-19.

⁷ *Laakam* est une lexie de la langue ngomala, mais elle est utilisée par les locuteurs des autres langues de la région pour désigner la même réalité.

une réalité linguistique au point que son influence sur le français est en quelque sorte inévitable. Nous avons recensé quelques occurrences.

- (3) - *Motoboy*, appelle moi quelques *tchouk head* pour décharger ce camion.
- (4) - *Passigers*, descendez pour qu'on remplace la roue arrière.
- (5) - *Massa Yo*, si la voiture ne démarre pas tu *tchoukes*.

Les énoncés 3 et 4 sont produits respectivement par un conducteur de camion et un chauffeur de taxi. L'énoncé 5 est émis par un passager du taxi. « *Motoboy* » renvoie à l'aide chauffeur et « *tchouk head* » signifie porte-faix. « *Passigers* » quant à lui signifie passagers. Il découle de la déformation du mot anglais « *passengers* ». Le verbe « *tchouker* » est dérivé de « *tchouk* » (*to tchouk* en pidgin-english signifiant percer, transpercer. Lorsqu'il intègre le français, sa morphologie change pour s'adapter à celle du verbe français. Au lieu de « *tchouk* » en pidgin nous avons « *tchouker* » en français, celui-ci étant caractérisé par l'adjonction de la désinence infinitive « *er* » pour obtenir le verbe qui est ensuite conjugué à la deuxième personne du présent de l'indicatif. Le changement morphologique entraîne aussi un changement sémantique puisque « *tchouker* » signifie désormais cliquer, appuyer (sur l'accélérateur). Dans l'énoncé 3, ce verbe est associé au substantif « *head* » et change de catégorie grammaticale pour devenir un nom et signifie porteur, porte-faix. « *Massa* » (5) provient du mot anglais « *master* » qui a subi une simplification morphologique en intégrant le pidgin. « *Yo* » (Joseph) a subi le même processus. Il s'agit ici des procédés de composition (« *tchouk-head* ») et de troncation (« *Yo* » au lieu de Joseph).

3.1.2. Emprunts à l'anglais

Les francophones recourent aux termes d'origine anglaise lorsqu'ils parlent français. Ils le font soit par snobisme, soit par goût de l'exotisme,

soit enfin par nécessité⁸. En recourant aux mots anglais par snobisme, le locuteur entend montrer à ses interlocuteurs qu'il est bilingue français/anglais. À bien observer les occurrences, on peut dire que ce sont surtout les locuteurs francophones ayant un niveau d'étude élevé qui emploient des mots anglais dans leurs discours. Voici quelques exemples produits par les étudiants francophones.

- (6) - Dépêche-toi de retirer ton relevé de notes *because they're all going on strike tomorrow*. Et tous les bureaux seront fermés.
- (7) - Il n'a pas réussi parce qu'il est toujours resté *on the fence*.
- (8) - Gars, peux-tu me prêter tes cours d'hier? Je n'ai pas pu être là parce que j'ai accompagné mon père à l'hôpital pour un *check up*.
- (9) - Oui, il est au *Laakam*, si tu veux au *Lefem* depuis une semaine.
- (10) - Je n'ai pas encore pris mon petit déjeuner parce que je te *waitais*.

Les locuteurs produisent des unités bilingues par combinaison (6 et 7) où on retrouve dans une phrase française des éléments appartenant à la langue anglaise. Évoluant dans un contexte de bilinguisme officiel, le recours aux termes d'origine anglaise s'explique aussi par le goût de l'exotisme (8 et 9). Au lieu de « visite médicale » et de « Doyen », le locuteur utilise « *check-up* » et « *Dean* ».

Dans les énoncés 5 et 10, les mots eux-mêmes sont bilingues parce qu'ils sont formés de morphèmes provenant de deux langues différentes. Il s'agit de la contamination morphologique de mots.

« *Waitais* » : *wait*, verbe anglais (attendre) auquel on adjoint la particule ais en français.

⁸ Edmond Biloa, *La langue française au Cameroun*, Berne, Peter Lang, 2003, p. 116-118.

« *Tchoukes* » : *Tchouk*, verbe du pidgin-english (percer) auquel on adjoint la désinence -es d'un verbe du premier groupe en français. Il y a ici un phénomène de francisation de l'anglais et du pidgin-english.

3.1.3. *Emprunts au français*

À ce niveau, l'anglais est la langue matrice. Les locuteurs anglophones (étudiants) utilisent les lexies françaises dans leurs énoncés discursifs soit par nécessité, soit par snobisme. Dans les énoncés 11 et 12, nous avons l'insertion de substantifs et même de verbes français dans la structure matrice de l'anglais.

- (11) - Mary, what are you doing in the *scolarité*?
- I'm trying to get my *attestation de réussite* because I want to deposit my *dossier* for *Doctorat*.
 - I've heard that your defense was quite appreciated and you had *mention très bien*. Congratulations.
- (12) - Results are out but I don't have marks for *UV212 (UV deux cent douze)*
- I have almost the same problem. I don't have marks in *formation bilingue*.
 - Let's go and apply for *requête*.

Beaucoup d'étudiants anglophones préfèrent des sigles et des mots français : (UV deux cent douze, formation bilingue, *scolarité*, *requête*, *attestation*, *mention très bien*) parce qu'ils sont plus connus que leurs équivalents anglais.

Ainsi, c'est le souci de communication qui anime les usagers de l'anglais à recourir à ces emprunts. Il est important de préciser qu'à l'Université de Dschang, la terminologie relative aux cours dispensés, à l'évaluation, aux diplômes et au personnel administratif est mieux connue en français qu'en anglais. Ainsi, ayant à faire aux francophones qui ne

maîtrisent pas toujours les équivalents anglais, les locuteurs anglophones sont obligés d'utiliser des mots français dans les phraséologies anglaises.

3.2. Créativité néologique

Nous entendons par néologie, le processus de formation de nouvelles unités lexicales. Ce processus s'opère au niveau de la forme et au niveau du sens aux fins d'exprimer une réalité nouvelle. Pour Dubois et collaborateurs, « la néologie de la forme consiste à fabriquer [...] de nouvelles unités, alors que la néologie de sens consiste à employer un signifiant existant déjà dans la langue considérée en lui conférant un contenu qu'il n'avait pas jusqu'alors – que ce contenu soit conceptuellement nouveau ou qu'il ait été jusque-là exprimé par un autre signifiant⁹ ». Nous avons quelques occurrences dans le corpus.

- (13) - Allons *taper* les divers, si tu as fini tes travaux. (Allons causer...)
- (14) - *Bend skinneur*, attention à la surcharge.
 - Le policier m'a déjà *coupé* (extorqué) 1000 F donc je peux maintenant *bâcher* (surcharger) librement.
- (15) - Voilà la fille que j'*écrase* actuellement. (Voilà la fille avec laquelle j'entretiens des rapports sexuels actuellement)
- (16) - Gars, je n'ai pratiquement rien fait à l'épreuve de maths ce matin. J'aurais dû *faxer* le devoir de mon voisin de banc qui avait le *bord*.
- (17) - Mon téléphone est en panne, je vais au *call box* pour effectuer un appel
 - Voilà un *call-boxeur* assis en face.
- (18) - Les élections ont lieu la semaine prochaine. *Supportez* mon frère, je vous en prie.
- (19) - L'année passée, j'ai *coatché* avec un ami, maintenant je ne peux plus continuer parce que mon *coach* a toujours de la visite.

⁹ Jean Dubois et coll., *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Paris, Larousse, 1994, p. 322.

- (20) - Comme il pleut, j'emprunte le *clando* de peur d'être mouillé à l'arrivée.
 (21) - *Dépose-moi* par terre.
 (22) - Ma mère a *accouché une* fille.

Nous avons ici des néologies de forme et de sens. Pour le premier cas, 17, 19 et 20, les locuteurs recourent à la composition, à la dérivation et à la troncation. La composition utilise la formation d'unités sémantiques complexes à partir d'autres unités susceptibles d'un emploi autonome : *call-boxeur* (gérant de call box) et *coatcher* (cohabiter). *Clando* est obtenu par troncation. Il s'agit de la forme simplifiée de « clandestin » (voiture qui circule de façon clandestine et sert de transport en commun).

Quant à la dérivation, elle consiste en l'agglutination d'éléments lexicaux, dont au moins un n'est pas susceptible d'emploi indépendant en forme unique¹⁰. Il s'agit de l'adjonction d'un affixe au radical dans l'optique de changer le sens de celui-ci. Plusieurs occurrences lexico-sémantiques dans les pratiques langagières des locuteurs observés reposent sur ces processus et ceci se fait principalement par dérivation suffixale, l'adjonction d'un suffixe d'origine française au mot anglais ou pidgin (*bend-skinneur*, *call-boxeur*).

« *Bend-skinneur* » est un mot composé d'origine anglaise. *Bend-skin(neur)* signifie (baisser) le corps. Il est utilisé pour désigner les conducteurs de motocycliste servant de transport en commun (*bend-skin*) à cause de la posture qu'ils adoptent dans la conduite de ces engins. « *Call-box* » a subi le même processus.

En ce qui concerne la néologie de sens, elle regroupe les innovations sémantiques les plus productives en français. En plus du sens attesté en français standard, ces lexies acquièrent de nouvelles significations.

¹⁰ Jean Dubois et coll., *ibid.*, p. 163.

Les exemples sus-cités apparaissent comme des manifestations de la norme endogène, avec des écarts grammaticaux et des spécificités énonciatives relevant des langues nationales. Il s'agit d'une dénaturation du français qui serait due à l'influence de la langue locale en fonction de laquelle se construit la syntaxe et se conçoivent les modèles énonciatifs. À cet effet, Ntsobé parle de transitivité linguistique et de translittéralité. « Mû par une illusion de transitivité linguistique et parfois de translittéralité, le locuteur [dschang] opte pour une transposition des structures syntaxiques, morphologiques et énonciatives qui se fondent sur les langues locales¹¹ ».

Dans l'énoncé 14, « bâcher », qui signifie en français couvrir de bâche, renvoie à *ncapti, blè ngnim ne moc* en yemba (couvrir, superposer, coller une personne sur l'autre). Dans le contexte de l'énoncé, il signifie « surcharger ».

« Dépose-moi par terre » signifie « Laisse-moi tranquille » → *Tiè ha'a nsi* (yemba). Nous avons ici la transposition du calque de la syntaxe yemba en français. L'énoncé est apparemment en français, mais la structure est celle du yemba.

Empruntant les mots à Manessy et Ball, ces distorsions syntaxiques traduisent la tendance à la fonctionnalisation de la langue française, c'est-à-dire cet effort d'adaptation du français à la seule fonction de communication par affranchissement des contraintes grammaticales.

Pour l'énoncé 16, le verbe « *faxer* » est formé à partir du nom *fax* d'usage courant chez les étudiants et signifie copier, plagier. Le mot « *fax* » est utilisé par les étudiants pour désigner une copie du devoir, par analogie au document transmis à distance et reproduit à l'identique

¹¹ André-Marie Ntsobé, « Le français en Afrique : variation, viabilité, perspectives didactiques et mondialisation », *Langues et communications*, 3, 2003, p. 103.

de l'original. « Bord » quant à lui, est le diminutif de bordereau, nom utilisé couramment en français par les étudiants camerounais en général pour désigner un document contenant les cours, les fiches de leçons et par translation une antisèche.

Dans l'énoncé 18, le locuteur utilise le verbe français « supporter » au lieu de soutenir ou appuyer la candidature de son frère qui renvoie, comme *support* en anglais, au soutien politique d'une candidature. Nous avons ici une modification référentielle, c'est-à-dire que l'énoncé est bilingue par modification parce qu'elle contient certaines caractéristiques de l'autre langue. À côté de cette modification de référence, nous en avons une dite structurelle, car bien que la phrase soit en français, sa structure demeure celle de l'anglais.

(23) - Il aime la bière *beaucoup* (He likes beer *a lot*.)

(24) - C'est la qualité de fille qu'il aime sortir *avec*. (That's the sort of girl he likes to chat *with*)

(25) - Donne-moi ton stylo, je veux écrire *avec*. (Give me your pen I want to write *with*).

Nous avons ici la transposition de la syntaxe anglaise en français. Dans les énoncés 2, 18 et 22, nous avons plutôt la transposition de la syntaxe yemba en français. C'est le calque linguistique. Il s'agit des transferts de sens consistant à traduire littéralement des expressions propres au yemba dans le français. Il est question, dans ces énoncés, de la transposition des expressions locales en français.

(2) - Jean, j'ai appris qu'on a déjà arrêté le nouveau chef (On a désigné le nouveau chef).
Mè ngo fò

(18) - Dépose-moi par terre (Laisse-moi tranquille).
Tiè ha'a nsi

(22) - Ma mère a accouché une fille (Ma mère a accouché d'une fille).
Mama nziè momigui

Dans un contexte où les langues sont en contact, les pratiques langagières sont essentiellement hybrides et les locuteurs ne se soucient plus de la qualité de la langue, mais plutôt du message à transmettre. Face à ce phénomène, Mendo Zé parle de :

perte de la qualité du français (et de l'anglais) où l'importance n'est plus accordée à l'élégance du style dans la transmission des messages, mais au message en soi, véhiculé dans une langue hybride, peu soucieuse de la correction de l'expression et livrée aux problèmes des langues en contact : substrats, transferts de sens et interférences linguistiques¹².

4. Pratiques langagières et représentations sociales

Il est à noter que les énoncés discursifs hybrides sont produits, dans la plupart des cas, par les jeunes. Ces locuteurs non seulement recourent aux emprunts interlinguistiques mais ils emploient aussi des néologies dont l'origine n'est pas toujours connue.

Pour ce qui est des locuteurs natifs de Dschang, qui ont une compétence de la langue locale, ils produisent ce qu'il est convenu d'appeler le « yemba urbain », qui résulte de la cohabitation linguistique et de l'usage dans les situations les plus diverses de la vie citadine. Cette variété, liée à la construction de l'identité urbaine des jeunes autochtones, intègre, outre les lexies du français, de l'anglais ou du pidgin-english, des mots obtenus par transformation ou par troncation comme nous avons pu le constater plus haut pour le cas du français. Si le fait d'intégrer des éléments des autres langues à une structure yemba est valorisant pour un jeune autochtone revendiquant ainsi son identité de citadin, de jeune universitaire ou scolaire, tel n'est pas le cas pour les parents ou les adultes qui traitent ce comportement comme relevant du « déracinement » des individus et rejeté par la société traditionnelle.

¹² Gervais Mendo Zé, *Une crise dans les crises : le français en Afrique noire; le cas du Cameroun*, Paris, ABC, 1982, p. 75.

Cependant, le yemba urbain, malgré son caractère hybride, continue de lier les natifs de cette localité en tant que territoire linguistique et s'impose comme indicateur d'identité car les jeunes autochtones, dans le laboratoire de langue qu'est le centre urbain, en empruntent des mots pour s'exprimer en français ou en anglais. Cela leur permet de se distinguer de leurs pairs venant d'autres régions et de se reconnaître comme « *mola'a* », « *gninla'a* » (enfant du terroir, de la localité) par rapport à « *moglishi* » (jeune anglophone), « *mo(kwa)* » (originaire du centre), « *mokessan* » (ressortissant de la partie septentrionale du pays). Ces mots de la langue yemba que les jeunes utilisent dans leur parler constituent donc pour eux des codes d'identification. Ils cherchent les preuves d'une identité commune et ils en trouvent dans leur langue. Cette forme identitaire produite par les natifs participe de ce que Grumperz appelle « *we code* » (code nôtre) et « *they code* »¹³ (code leur). Il s'agit d'une différenciation sociale qui aboutit à la différenciation linguistique.

L'interpénétration des différentes langues en présence ne se limite pas aux emprunts des lexies d'une langue à l'autre. Il aboutit à la création d'une nouvelle langue hybride comme le pidgin-english : le camfranglais. Contrairement au pidgin-english, le camfranglais est employé par une population spécifique : la jeunesse urbaine, particulièrement les lycéens et les étudiants aux origines ethniques et culturelles diverses. Ces jeunes cherchent à inventer ce que Jacqueline Billiez appelle un « nouvel espace identitaire pluriel¹⁴ » dont la complexité favorise l'expression de l'identité de chacun. Le camfranglais est une langue composite : les lexèmes proviennent du pidgin-english, la syntaxe

¹³ John Grumperz, *op. cit.*, p.66.

¹⁴ Jacqueline Billiez, *Bilinguisme, variation, immigration; regards sociolinguistiques*, 2 vol., Grenoble, Université Stendhal-Grenoble III, 1997, p. 71.

de l'anglais et le lexique du français¹⁵. Il est parlé dans la rue, le campus universitaire, les cours de recreation des lycées et collèges.

- (26) - Je n'ai plus de *do* pourtant il me faut *buy* le *book* de Maths.
- (27) - Ma *réme* m'a *bring* les *tchaka* de *mbeng*.
- (28) - Ma *nga* est déjà *came*, elle est dans le *bocal*.
- (29) - Je *mimba* que je dois *gi fap* cent à la *wa* de *massa yo* pour ce qu'on a *damé* hier.
- (30) - Prête moi *two kolo* (*deux mille francs*) je te remets dès que les parents me *send* (verbe envoyer en anglais) l'argent à la fin du mois.
- (31) - Cette *go* a *fell* parce qu'elle avait l'habitude de *tracer* dans les *mapan* (*sortie amoureuse*). C'est une vrai *wolowoss*.
- (32) - *La mater* et *le pater* sont *go*, on peut *play* sans *pro*.

Comme nous pouvons le constater, les locuteurs intègrent dans ces énoncés, dont la langue matrice est le français, des mots empruntés à toutes les langues en présence. Ils utilisent non seulement des emprunts à l'anglais (*buy, fell, two, send, came, play, go, book, bring*), mais également des mots qui proviennent des langues nationales (*mapan* provient de la langue duala et signifie sortie amoureuse, *wolowoss* signifie prostituée en ewondo et en bulu, langues parlées dans les régions du Centre et du Sud), du pidgin-english (*kolo, wa, fap, damé, bocal, tchaka, mbeng*). On note aussi l'utilisation de lexies françaises ayant subi des modifications morphophonologiques (*réme, repê*), formes renversées de mère et père) de « mater » et de « pater » obtenus par troncation des adjectifs français maternel et paternel auxquels on a adjoint des articles le et la. On note aussi un phénomène de suppression de syllabes (initiale ou finale), de transformation et d'abréviation qui aboutissent à la formation des mots

¹⁵ Carol de Feral, « Français oral et camfranglais dans le sud du Cameroun », dans Ambroise Queffélec (dir.), *Alternances codiques et français parlé en Afrique*, Actes du colloque d'Aix-en-Provence, Université de Provence, 1998, p. 211.

camfranglais, qui sont en fait des mots anglais déformés. Le verbe « *mimba* », qui signifie penser est la déformation de « *to remember* » en anglais (se souvenir). « *Gi* », quant à lui, vient de « *to give* » et « *wa* » découle du mot anglais « *wife* ». La variation de la structure du camfranglais est relative à l'identité sociale des locuteurs (catégorie sociale, niveau de scolarisation), à la situation de communication.

- (33) - *Ndouma*, (exclamation marquant l'étonnement en yemba) la wa de massa yo a encore tcha le bélé.
- (34) - Ma sœur, depuis que mon white est back dans son pays, le nguémé me gère *anti zambouam* (mon dieu en ewondo). (Ma sœur, depuis que mon copain blanc est retourné dans son pays, je passe les moments difficiles, mon dieu)
- (35) - *Couna* (cochon ou porc en yemba), tu veux que le répé sache que je veux comot la nuit? (Cochon, tu veux que le père sache que j'ai un rendez-vous la nuit ?)

Les énoncés 33 et 35 sont produits par un natif de Dschang. L'énoncé 34 est prononcé par un ressortissant de la région du centre. Ces usages diversifiés – ces discours et pratiques – sur les langues renvoient à la façon dont tout locuteur s'approprie tout ou une partie de l'espace symbolique que constitue le centre urbain. Il est facile dès lors de déterminer le groupe social d'un citadin à partir des pratiques langagières. Pour le faire, il suffit d'appliquer la formule de type « écoute-moi parler et tu sauras quelle est mon identité, ma classe sociale ».

Face à une personne étrangère au réseau (les parents, par exemple), les énoncés en camfranglais produits par les jeunes ont une fonction cryptique. Le plus souvent, ils utilisent cette langue composite quand ils abordent un sujet banal, ou qui va à l'encontre des bonnes mœurs (sujet relatif à la sexualité, au vol, à la tricherie...). L'énoncé 28 produit par un jeune étudiant en présence de ses parents l'illustre bien.

- (28) - Ma nga est déjà came, elle est dans le bocal. (Ma petite amie est déjà arrivée, elle est dans la chambre.)

Dans un contexte général de gestation d'identités urbaines, les jeunes citadins créent leurs propres modèles linguistiques afin d'entrer dans l'air du temps, d'être à la mode. Pour ce qui est de la fonction identitaire, le camfranglais est l'expression d'une culture interstitielle au sens défini par Calvet¹⁶ caractérisé par le pluriculturalisme et le pluriethnisme, une culture qui s'élabore à partir de la rencontre entre des cultures différentes : la culture occidentale (française, anglaise) et la culture africaine (langues nationales et même le pidgin-english). Largement décrié par les parents et même les enseignants, le camfranglais apparaît chez les jeunes issus des régions et des groupes ethniques différents comme un compromis : ils voudraient tous être vus non plus comme des francophones, des anglophones, des Bamiléké, des Bété, Bassa, Haoussa mais comme des jeunes Camerounais tout court. Il est question de la reconstruction identitaire dont parle Sophie Alby : « Le contact des langues est aussi celui des cultures, et les communautés concernées par ce phénomène sont dans des situations de construction ou de reconstruction identitaire dont le changement linguistique est un des signaux¹⁷ ».

Conclusion

Dans cette analyse, nous avons montré que dans un contexte plurilingue comme celui de Dschang, la cohabitation entre les langues en contact est marquée non seulement par le phénomène d'intégration, d'emprunts lexicaux, d'alternances codiques et de resémantisation, mais aussi de création d'un nouveau parler urbain, notamment le camfranglais.

¹⁶ Louis-Jean Calvet, *Les voix de la ville. Introduction à la sociolinguistique urbaine*, Paris, Payot, 1994; Louis-Jean Calvet, *La sociolinguistique*, Paris, PUF, 1993.

¹⁷ Sophie Alby, « Mort des langues ou changement linguistique? Contact entre le kali'na et le français dans le discours bilingue d'un groupe d'enfants kali'nophones en Guyane française », *Cahiers du Rifal*, 22, 2001, p. 58.

En situation de contact et de brassage des langues, les locuteurs aux travers de leurs pratiques langagières construisent de nouvelles identités. Avec ce brassage de populations et de langues, cette ville fait office de creuset territorial où se concentrent une population à l'image de l'hétérogénéité du territoire et par là, de cultures et de langues camerounaises. Ainsi, à l'instar de Lorenza Mondada¹⁸, nous disons que Dschang peut être désormais considéré comme un univers organisé qui produit ses propres vernaculaires, ses spécificités et ses registres identitaires; comme un laboratoire où s'expérimentent des formes d'intégration, de mise en réseaux, mais aussi de ségrégation des locuteurs et de communautés linguistiques hétérogènes.

¹⁸ Lorenza Mondada, *Décrire la ville*, Paris, Anthropos, 2000, p. 73.

Références

- Alby, Sophie, « Mort des langues ou changement linguistique? Contact entre le kali'na et le français dans le discours bilingue d'un groupe d'enfants kali'naphones en Guyane française », *Cahiers du Rifal*, 22, 2001, p. 46-58.
- Billiez, Jacqueline, *Bilinguisme, variation, immigration; regards sociolinguistiques*, 2 vol., Grenoble, Université Stendhal-Grenoble-III, 1997.
- Bilola, Edmond, *La langue française au Cameroun*, Berne, Peter Lang, 2003.
- Calvet, Louis-Jean, *Les voix de la ville. Introduction à la sociolinguistique urbaine*, Paris, Payot, 1994.
- Calvet, Louis-Jean, *La sociolinguistique*, Paris, PUF, 1993.
- Canut, Cécile et Dominique Caubet (dir.), *Comment les langues se mélangent : code switching en francophonie*, Paris, L'Harmattan, 2001.
- De Feral, Carole, « Français oral et camfranglais dans le sud du Cameroun », dans Ambroise Queffélec (dir.), *Alternances codiques et français parlé en Afrique*, Actes du colloque d'Aix-en-Provence, Université de Provence, 1998, p. 205-212.
- Dubois, Jean et coll., *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Paris, Larousse, 1994.
- Gumperz, John, *Sociolinguistique interactionnelle*, Paris, L'Harmattan, 1989.
- Manessy, Gabriel et Willy Ball, *Le français en Afrique tel qu'on le parle et tel qu'on le dit*, Paris, L'Harmattan/Ideric, 1984.
- Mendo Zé, Gervais, *Une crise dans les crises : le français en Afrique noire; le cas du Cameroun*, Paris, ABC, 1982.
- Mondada, Lorenza, *Décrire la ville*, Paris, Anthropos, 2000.
- Ngalasso, Mwata Musanji, « Langues, Littératures et écritures africaines », *Recherches et travaux* (Université de Grenoble), 27, 1984, p. 21-40.
- Ngalasso, Mwata Musanji, « De *Les soleils des indépendances* à *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Quelles évolutions de la langue chez Ahmadou Kourouma? », *Actes du colloque sur Littératures francophones : langue et style*, Paris, Gallimard, 2001, p. 9-21.
- Ntsobe, André-Marie, « Le français en Afrique : variation, viabilité, perspectives didactiques et mondialisation », *Langues et communications*, 3, 2003, p. 99-110.
- Ullmann, Stephen, *Précis de sémantique française*, Berne, Francke, 1975.
- Wardhaugh, Ronald, *An Introduction to Sociolinguistics*, 5^e éd., Oxford et Malden, MA/Blackwell, 2006.